

La Soute du Roi

Philippe Gregoire

Copyright © 2022 Gregoire Philippe

Tous droits réservés.

ISBN :

TABLE DES MATIÈRES

1.	Le Bangladesh ? Quelle drôle d'idée...	7
2.	Champs de coton, et temps de cochon	5
3.	Escape from the darkness.....	21
4.	Premiers pas en Inde.....	25
5.	Moto de rêve : Royal Enfield 1968	33
6.	Mes amis les Tibétains.....	43
7.	Direction le Népal.....	49
8.	N'est pas laid qui veut.....	59
9.	La caravane des Annapurnas.....	77
10	Et Anna purna.....	85
11	Je me thaïe.....	99
12	La plus belle île au monde.....	10 9
13	C'est fou, la vie...	12 5
14	J'apprends le métier.....	13 3
15	Professionnel.....	14 3
16	L'eusses-tu cru ?	16 1
17	Histoire d'amour.....	16 7
18	Une journée au paradis.....	17 5
19	Mariage sous l'eau.....	18 3
20	Délicieuse routine.....	18 7
21	L'océan Indien.....	19 9
22	Les Maldives.....	21 1

NOTES DE L'AUTEUR

Ce livre est le deuxième volet des aventures rocambolesques de ce jeune homme qui part à la recherche de lui-même.

C'est la suite du premier livre « **La Route du Soi** », écrit en mars 2022.

La Soute du Roi, pour la contrepèterie et ce subtil décalage des sons (ou dessalage de cons), et pour descendre un peu plus bas dans les viscères et les profondeurs de l'âme du héros, donc dans la soute à bagages et les puissantes réminiscences émotionnelles de sa vie actuelle, ou de ses vies antérieures qui façonnent son être.

PRÉFACE

Ce livre est le deuxième volet des aventures rocambolesques de ce jeune homme qui part à la recherche de lui-même.

Comme dans mon premier livre, je relate au gré des pages mes commentaires 20 ans après, issus de mon expérience et surtout de ma conscience actuelle de ces faits anciens, de l'être que j'étais à l'époque, du chemin parcouru, des leçons acquises.

Je me permets donc d'agrémenter cette histoire de pensées conscientisées sur les faits de jadis, car en lieu et temps de ces aventures, je dois dire que je vivais bien moins « en conscience » que maintenant, je n'étais qu'un jeune adulte plein de testostérone, de rêves et de folies créatrices, et mon monde n'était pas conscientisé tel qu'il l'est actuellement, vingt ans après.

Lors de ces aventures à l'époque, je ne pensais pas à mes vies antérieures qui pouvaient guider mes choix ici ou là, je n'avais pas conscience de certains schémas inscrits en moi, répétitifs ou pas, je ne savais pas que des formes-pensées attachées à des émotions remontées de vies passées pouvaient avoir un impact sur ce que je vivais, je ne savais rien de ce qui touchait au monde subtil et invisible. Je parlais parfois aux Dieux, que j'imaginai comme des énergies venant de l'Univers, bonnes et bénéfiques pour moi.

Comme des gentilles entités mythologiques qui voulaient mon bien.

Dès lors, pardonnez le fait que je parle beaucoup de moi, que j'écrive au nom de ma voix intérieure, mais je pense que nous sommes tous pareils, avec les mêmes émotions, les mêmes doutes, désirs et envies, et j'espère que, à travers mes expériences et surtout la mise à nu de mes pensées, la dissection de mes ressentis intérieurs, je vous permettrai de vivre ce que je vivais à l'époque, conscient du fait que peu de gens osent prendre des risques et agir comme je le faisais en ces temps.

Je vous invite, par procuration, à un beau voyage récréatif, intérieur et extérieur.

Bonne lecture.

1. Le Bangladesh ? Quelle drôle d'idée !

Réveil lent. Les couches vaporeuses de mon dernier rêve s'estompent fébrilement, et je reprends doucement conscience de mon monde.

Nouveaux bruits, odeurs nouvelles... draps, murs, où suis-je ?

Ah oui, ça y est... je suis dans cet hôtel au drôle de nom dont je ne me souviens plus.

Je reprends le cours de la réalité créée hier.

Je suis arrivé à Dhaka, capitale du Bangladesh.

Qu'est-ce que je fous là, nom d'un chien ?

Non mais qu'est-ce qui m'a pris de venir ici ? Je savais au fond de moi que ça serait peut-être une ânerie, une de plus, ou plutôt une difficulté sur mon chemin, un truc en plus que je me rajoutais, sur une vie que je crée parfois d'une façon un poil complexe.

Eh bien là, je ne me suis pas raté.

Je voulais me lancer un défi, genre : « T'es cap de traverser le Bangladesh ? », tout en sachant très bien ce qu'allait répondre mon petit Jasper sur l'épaule droite : « Ben oui, of course ! Facile... ».

Mouais, maintenant que j'y suis, va falloir me lancer, et avec de la bonne volonté, car aujourd'hui je sens que j'en manque.

Je suis arrivé hier de Mandalay en Birmanie et, à la sortie chaotique de l'aéroport, je me suis renseigné pour trouver un boui-boui correct pas trop loin pour dormir. Premier contact avec les gens, la foule, la fourmilière. Mais je me sens trop décalé...

Aujourd'hui, je dois me lancer, affronter tous ces nouveaux visages entrevus hier, montrer ma face à tous.

Je suis dans la place. Faut y aller...

Ma guesthouse est à quelques rues du centre-ville. Un taxi m'y a déposé hier, tard. Je n'ai pas trop vu à quoi ça ressemble dehors.

Je sens comme un poids au-dessus de moi...

Je n'arrive pas encore à mettre des mots dessus.

Ça me paraît sombre, oppressant, un truc lourd, quoi... Suis pas à la fête.

Nous sommes le mardi 12 avril, deuxième jour à Dhaka.

Je suis allé me balader aujourd'hui, et c'est... comment dire... plutôt déroutant.

Peu de femmes, voilées pour la plupart, et perso je n'aime pas vraiment.

Beaucoup d'hommes donc, quasiment tous identiques. Grands, filiformes, maigres, cheveux noirs, comme leurs yeux et leur regard.

Et quand j'écris « beaucoup », vous n' imaginez pas à quel point.

Je ne me souviens plus exactement des chiffres, mais le Bangladesh est un des pays les plus pauvres sur la planète, et des plus peuplés aussi. Du coup, y'a vraiment beaucoup de monde dehors, partout...

Perso, ça m'angoisse. Déjà que je n'aime pas trop les foules, mais là, impossible d'y échapper. D'autant plus que je suis le seul étranger ! Alors, partout où je vais, se forment des attroupements devant moi.

Ce matin, ça me rendait nerveux, bien que je les comprenne.

Ils étaient tous là, agglutinés les uns aux autres, à me regarder, sans rien dire, sans bruit, sans échanger entre eux. Comme des zombies... Flippant !

Et qu'est-ce que je peux dire ? « Foutez le camp » ? Non.

« Dégagez, laissez-moi en paix, fichez moi la paix ! », non plus.

Ils me regardent, c'est tout. Je suis leur passe-temps actuel. Ils n'ont rien à faire, alors ils regardent l'étranger, captivés. Ou morts, je ne le sais pas car personne ne bouge ou ne parle.

Je pense que je vais devoir vivre avec cette oppression durant toute la traversée de ce pays. Vas-y Phil, vis avec cette pression constante, toi qui n'aimes pas être le centre d'intérêt, ou être sous la lumière des projecteurs. Eh bien, je crois que tu t'es trouvé une belle épreuve !

Jeudi, 9h : j'ai dégotté un vieux livre de voyage sur le Bangladesh, certainement oublié par quel qu'autre touriste, dans cet hôtel miteux qui m'héberge. Il y a certaines curiosités à voir dans la capitale.

Je vais bouger aujourd'hui, j'ai des fourmis dans les pattes.

C'est drôle car je me trouve dans un pays musulman, c'est nouveau pour moi, et il y a des façons de faire... totalement inédites.

Comme manger avec une seule main, la droite.

Déjà, oui, on mange sans couverts. Ils ne s'emmerdent pas ici, tout le monde mange avec les mains. Ouah... non mais où est-ce que je me trouve ? En Afrique chez les zoulous ? C'est la préhistoire.

Bon, passé les premières minutes, je m'y fais, et ma foi, je dirais presque que ça me plaît. En général on mange du dhal, des lentilles avec du riz, et du poulet ou de l'agneau, ou du bœuf. Tout cela se mélange facilement et je peux arriver à faire une boulette avec le riz et les autres aliments, et pousser cette boule avec le pouce de sorte que cela rentre facilement dans ma bouche, sans m'en mettre partout.

Bon, je n'ai pas encore le truc, et pour le moment je me badigeonne allègrement de bouffe, comme le ferait un bébé.

Certains hommes me regardent avec leurs yeux rieurs, d'autres s'en foutent royalement. Ça prend quand même du temps pour arriver à manger en créant ces boules d'aliments d'une seule main.

Oui, une seule main, la droite. Car la gauche sert à se torcher le cul.

Ou du moins à l'essuyer avec le jet d'eau qu'il y a dans toutes les toilettes, à côté du bidet ou du trou.

Donc, on retient bien sa leçon : on se lave les fesses avec la main gauche, et on mange avec la droite. Et pas le contraire, hein... Sinon y'en a qui vont bien se marrer dans les restos !

Cette foule ! Tout le temps, partout, la foule des grands jours !

Sauf qu'ici, c'est tous les jours les grands jours... Et tous toujours collés les uns aux autres. Comme à la poste, au guichet. Normalement, nous autres occidentaux, on se met en file indienne et on attend. Ici, non, ils se pressent les uns contre les autres, les visages orientés vers l'ouverture du guichet, et ils parlent tous en même temps. Alors au début je pousse un peu, je repousse, je me balance de droite à gauche pour faire respecter mon espace privé, je joue des fesses, mais que diable... rien à fiche, c'est à qui passera le premier. Et je n'y arrive pas, je n'ai pas été éduqué de la sorte, je ne peux et ne veux pas me battre et pousser tout le monde pour avoir la parole ou ma place. Pour eux, c'est la normalité, le chaos est la règle, c'est dingue...

Dire que ce pays est inondé toutes les années, que revient toujours le malheur pour ce peuple qui vit aux embouchures colossales de quelques énormissimes fleuves, qui forcément débordent pendant les moussons annuelles.

Pauvres gens. Le karma, la fatalité, pourquoi restent-ils ici, sur cette terre qui enlève les leurs chaque année, lors de la grande parade mortelle des

eaux ?

Pourquoi se réincarner ici, en fait ? Comment cela se peut-il ?

Sur ce fait précis, je pense que notre moi supérieur, notre conscience, suit son évolution normale, et dès lors, d'incarnations en incarnations, elle est censée nous proposer toujours plus d'expériences enrichissantes pour notre ascension.

Pourquoi donc nous incarner en Éthiopie et expérimenter la faim, la soif, et le dénuement le plus total, si nous les avons déjà vécus, si les expériences que ces difficultés nous procurèrent jadis ont déjà enrichi notre conscience ?

N'y aurait-il pas là une suite logique et cohérente, de vies en vies ?

Qu'aurions-nous donc à apprendre si durant plusieurs vies d'affilées nous continuions à vivre la famine et la peur de mourir, chaque jour ?

Excepté concernant les liens familiaux, qu'aurait la conscience à apprendre d'une vie précédente vécue de la même façon ?

N'oublions pas que la vie est un grand jeu, et que les Dieux lumineux (comme j'aime les appeler) ou les Forces Créatrices de la Lumière ou de l'Univers, savent nous pousser à bien jouer, en nous plaçant ou en nous incitant à chaque réincarnation à vivre dans un environnement propice à notre évolution et notre épanouissement, et ainsi nous permettre de continuer notre ascension sur le chemin de la lumière.

S'il est vrai que les groupes d'âmes se réincarnent ensemble, alors, par conséquent, nous avons toujours des karmas - ou liens karmiques - à ajuster avec l'un ou l'autre de nos anciens compagnons.

Mais expérimenter la vie sur la planète Terre ne se limite pas à tisser, réparer ou explorer les liens entre les gens. Elle offre d'éprouver d'autres sentiments, tels que la sécurité, la confiance, les peurs, les objectifs qu'on se fixe, le lien qu'on crée avec la nature, les animaux, etc.

C'est pourquoi je pense que si j'ai déjà vécu une vie pauvre en tout, que j'ai déjà souffert de la famine et de la soif, que j'ai déjà expérimenté le dénuement, à l'image d'une vie monastique par exemple, pourquoi revivrais-je cela, que cela m'apporterait de plus ? Sauf à avoir bien déconné dans cette vie précédente et à devoir revivre le genre d'expériences qu'une telle vie peut m'apporter.

Ma conscience a certainement envie d'expérimenter des liens ou des nœuds plus profonds et complexes maintenant, en m'incarnant dans une société moderne, où la faim et la soif ont certes disparu, et où il se noue des karmas bien plus complexes que ceux des seules faim ou soif.

Les liens sont plus compliqués dans une grande ville où tout le monde a tout, où plus personne ne souffre corporellement, dans laquelle peuvent se développer des relations toxiques, épuisantes, torturantes, nocives. Il me semble juste d'écrire qu'en se mourant de faim, les gens n'ont pas le temps pour ces balivernes. Ce sont des sentiments et liens de sociétés riches que de se vampiriser par des jeux subtils

de pouvoirs. Les prédateurs que nous connaissons tous ne sont pas issus de pays pauvres. En revanche, les proies le sont peut-être...

Les liens familiaux sont plus compliqués qu'au sein d'une tribu qui se meurt privée de tout, et je n'ai qu'à observer ma propre vie pour comprendre où se situent les plus gros karmas qui y ont été créés, et avec qui.

Ma famille proche. Exclusivement.

Ce père que je n'ai pas connu, ma mère qui m'aura maltraité sans jamais essayer de réparer ou s'excuser, et qui sera passée à côté de son destin, ma sœur qui aura pris tellement de distance avec moi alors qu'enfants nous étions si proches, voilà des bons karmas bien tendus, bien puissants, qui devront être ajustés, réparés, rabibochés dans une prochaine vie.

Et je dois dire que je ne m'y attendais pas, mais vraiment pas.

Je pensais que dans ma vie, les gros karmas seraient créés en dehors du précieux cercle intime, celui de la famille proche.

Que nenni ! Sur ce point-là, dans cette vie, je ne me suis pas loupé.

Papa, maman, ma chère sœur, soyez sûrs que ce n'est que partie remise, nous nous retrouverons de toute façon dans une prochaine vie pour régler nos histoires et les sérieux différends que nous aurons créés dans cette vie-là.

Fait surprenant ici, il semble que le karaté soit le sport national.

Je vois beaucoup de jeunes dans les rues qui arborent leur tenue de karateka, avec leur ceinture de couleur selon leur niveau, et pas mal d'écoles de karaté.

Je suis entré dans l'une d'elles, fort de ma précieuse ceinture marron dans ma tête, et je me sentais un peu chez moi. Sauf que je ne l'étais pas. Et je faisais diversion, tout le monde regardant qui était ce téméraire étranger qui venait ainsi avec aisance dans leur dojo...

Quelle rigueur ! Tout le monde semble marcher au pas, ça crie, ça lance des « kiaiii » à la fin des mouvements pour ancrer l'énergie du chi avec un maximum de puissance, depuis le centre du ventre, au niveau du nombril.

Ils sont tous maigres, et étudient avec ferveur.

En fait, je pense que cela va bien avec leur religion... qui ne déconne pas.

Oh bon sang que non, on ne rigole pas chez les musulmans ! Rigueur et discipline, voilà qui semble édicter ce qui pourrait être la doctrine nationale.

Ai visité le marché du textile et de l'artisanat, pas loin d'ici. Sur le chemin, j'ai fait une halte dans un boui-boui pour le thé et une collation locale de bakarkhani, ce que tout le monde mange, une fois installé. C'est une sorte de pain, un peu fade, qu'on trempe dans le thé. Ça ne coûte rien. D'ailleurs

il semble que tout ne coûte rien. Ou que rien ne coûte quelque chose. Bref, c'est pas cher.

Encore une fois, essentiellement des hommes... Mais où sont passées les femmes ?

Quelques touristes, pas beaucoup comparé à la Birmanie, et encore moins par rapport à la Thaïlande.

Mais c'est un fait : faut être fou, ou un peu con, pour venir visiter l'un des pays les moins organisés pour les touristes, peu fourni en restaurants et endroits accueillants pour les visiteurs âpres aux plaisirs.

Or je suis les deux...

Les hommes se tiennent par la main, ils ont l'air d'être tous frères, ou amis, ou amants, tellement ils sont collés ensemble. Pas évident pour moi de comprendre ces codes. Ça doit venir de leur religion...

Je me rends compte que ça risque d'être serré pour trouver des nanas qui vont me plaire. Comment je vais faire s'il y a peu de touristes girls, et que les locales sont toutes cachées ou invisibles sous des couches de voiles ? Mouais... mon Philou, où est-ce que tu t'es encore fourré ?

Le marché des habits est incroyable. Partout des monticules de fringues éparses, étalages tenus par des familles ou des vendeuses, genre « toutes les fringues dont l'Europe ne veut plus » arrivent ici. C'est tellement en bordel que je me demande comment ils peuvent s'y retrouver, lequel est à moi, lequel est à toi, les gens prennent, remettent, paient ou pas, je ne peux pas le savoir.

C'est fatigant quand même, ce bruit, ces fourmis sans cesse en mouvement. Vivement que je rentre à l'hôtel et que je quitte cette capitale trop bruyante pour moi. Y'aurait encore des choses à voir, des lieux certainement beaux (quoique...) mais je le sens pas... trop pauvre, trop de gueux partout, trop de misère qui me frappe, flagelle ma sensibilité, me mets mal à l'aise. Je bouge demain.

J'ai réussi à trouver une carte du pays. Faut que j'aille plein ouest. Sur la carte, l'Inde n'est pas loin, mais y'a pas beaucoup de trains ou de cars, c'est encore peu développé. Et puis les gens n'ont certainement pas vraiment les moyens, ça expliquerait pourquoi y'a aussi peu de transports.

On est samedi matin, quatrième jour dans ce drôle et oppressant pays. Je n'arrive pas à m'y faire. Cette pauvreté me sèche le cœur. Il crie à chaque heure son empathie pour tous ces misérables. Je n'ai franchement rien vu à ce jour d'aussi pathétiquement malheureux. Pas grand monde semble aisé ou joyeux, ou tranquille. À part les enfants.

Les regards sont franchement noirs. Mais le pire, c'est que je ne vois pas la petite étincelle qui devrait normalement résider derrière ces yeux noirs. C'est vide. Rien. Rien ne bouge derrière... Comme si les fils ne se touchent pas dans le cerveau, il manque le contact, y'a pas d'étincelle. Allôôôô.... Y'a quelqu'un ? Pas le wifi à tous les étages, je crois...

Parfois j'ai envie de crier ça, quand j'ai devant moi 15 ou 25 personnes qui me zieutent debout, immobiles, lorsque j'attends un bus par exemple, un qui tarde beaucoup trop à mon goût.

Vision dantesque que ces zombies figés à trois mètres de moi, sans vie, sans bruit, sans se parler ni commenter ce qu'ils voient, moi.

On me dévisage comme si j'étais un Alien, fixement, et les minutes passent...

Et je crie intérieurement : « Allez-vous en ! Partez ! Laissez-moi tranquille ! ». Mais je ne peux pas. Comment le pourrais-je, déjà que je ne parle pas leur langue, et je perdrais contenance, je perdrais tout, y compris ma dignité. Rien d'autre à faire donc que de supporter cela, cette lourdeur, et encaisser sans broncher... Leçon de vie.

Déjà quatre jours d'oppression, dans cette étrange atmosphère lourde et pesante. Je me sens mal, mais je dois continuer.

En plus, moi qui aime un poil de confort, dormir dans des lits accueillants, des chambres rustiques mais jolies, entrer dans des beaux restaurants et découvrir des menus pleins de bonnes et belles choses, pouvoir visiter des villes agréables et me distraire presque joyeusement... là, tout est à l'opposé.

Mais putain, qu'est que je fous là, quoi ?!

Ai rencontré des jeunes ce matin dans le hall de la pension, ils arrivent d'Inde. On échange des banalités sur ce qu'ils viennent de vivre. Ça sent bon l'étrangeté et les couleurs, c'est parfumé d'odeurs puissantes inconnues !

Franco et sa copine sont là pour visiter le pays, et comme moi ils se demandent un peu de qu'ils foutent ici.

Nous décidons de nous balader ce matin dans le quartier des beaux palais, au bord du fleuve Buriganga. Il s'y trouve un extraordinaire palais du XIXe siècle, résidence des nawabs de Dhaka, avec son emblématique façade rose pastel qui lui donne un air irréel et doux, avec son dôme et ses meubles d'époque. Au moins, si y'a pas tellement de choses à voir, il y fait frais.

Tout est aménagé plus ou moins chichement, on sent le manque de moyens en général car tout est fait simplement, sans fioritures ou bling-bling extravagant, pour un palais qui fut certainement d'une beauté folle en son

temps.

Pas mal de touristes locaux, et enfin des femmes non voilées, comme si les femmes plus fortunées pouvaient se permettre de montrer leur chevelure. Quasiment aucun touriste.

Un truc de malade ensuite...

Nous sommes attablés à la terrasse d'un café. Enfin... une terrasse, ça c'est un mot issu des pays modernes. Là, on est plutôt sur un jeté anarchique de tables sur un coin de trottoir bondé de gens, des dizaines de chaises en plastique tordues parsemées au milieu de ce chaos, et des gens en grappes, parlant fort de tout et de rien, dans un vacarme et brouhaha général. Rien à voir donc avec une terrasse parisienne entourée de bacs de géraniums et des gens bien élevés qui discutent paisiblement. De plus, pas mal d'animaux en tout genre viennent taper la discute et s'incruster dans les groupes. Cela va des vachettes qui s'immiscent dans les discussions, aux chiens plus ou moins squelettiques qui sont là pour attraper les quelques morceaux de pains qui baignent dans un parterre boueux, quelques chèvres qui ont leur mot à rajouter à ce boucan, des pigeons du tiers-monde, avec juste assez de plumes pour recouvrir leurs maigres corps, et un ou deux rats qui passent suffisamment vite pour ne pas se faire bouffer par les chiens.

Ambiance « on ne sait pas si on reste ou si on fuit à grandes enjambées »... C'est crade.

Nous nous asseyons là où il reste un peu de place et commandons une bière et deux limonades.

Et là, nous assistons à une scène surréaliste : deux chiens, qui venaient juste de copuler dans la foule, au centre de tout le monde, n'arrivaient plus à se détacher, leurs sexes toujours fusionnés, comme ventousés. Ils se tenaient là, penauds, cul contre cul, tournés chacun de leur côté, essayant de partir mais ne le pouvant pas, leur sexe unis, vrillé dans un sens anormal pour le mâle... Ils sont restés comme cela une dizaine de minutes, parmi la foule un peu gênée, un peu hilare, dans une honte perceptible, où personne ne pouvait les aider.

Mangé sur la route du retour à la pension, du dahl au poulet, le repas classique, pour une misère.

Demain je bouge, et c'est tant mieux, faut que j'avance en direction de l'Inde, car il y a trop peu de plaisirs à disposition, je me sens dépérir...